

# UKRAINE, VISION(S)

TEXTES  
DE L'EXPOSITION

MYOP × PEN UKRAINE

EXPOSITION DU  
15/10/2024 AU 09/03/2025  
AUX CHAMPS LIBRES,  
RENNES

La guerre est bruyante.  
Et pourtant, elle crée le silence.  
Le silence de ceux qui ne  
répondront jamais. Qui ne vous  
appelleront jamais plus par  
votre nom. Qui ne vous diront  
jamais plus « je t'aime ».

L'acoustique de la guerre  
va au-delà de notre acoustique  
habituelle. Au-delà de  
l'acoustique de notre langage  
humain. C'est à la fois trop  
et pas assez. Trop bruyant  
et trop silencieux.

Le silence engendré par  
la guerre n'est pas seulement  
physique. On ne trouve plus  
les mots dont on a besoin.  
Des mots ordinaires prennent  
des significations horribles.

Les mots sont faibles  
et impuissants pour exprimer  
ou pour impressionner.  
Ils deviennent un cri,  
une malédiction, un soupir,  
une plainte. Durant la guerre,  
souvent on ne parle pas, on  
hurle. Ou bien on réapprend  
à parler, d'une nouvelle manière.

Parler de la guerre est à la fois  
un blasphème et un devoir.  
Un blasphème parce qu'aucun  
« mots de condoléances »  
ne peut égaler la douleur.

Aucune assurance que  
« nous sommes avec vous »  
ne peut guérir la blessure.  
Nos âmes ont des vides  
et des trous noirs en elles.

Mais parler de la guerre est  
aussi un devoir, car si nous  
ne parlons pas, le mal gagnera.  
Il apportera plus de souffrance,  
à nouveau. Si nous ne parlons  
pas, personne ne saura que  
le mal est arrivé. Personne  
ne saura qu'il est temps d'agir  
et de se battre.

Ainsi, nous parlons. Artistes,  
écrivains, photographes  
et philosophes ukrainiens.  
Nous parlons des centaines  
de corps d'Ukrainiens enfouis  
dans le sol sableux d'une forêt  
de pins à Izyum. Nous parlons  
des bombes de l'aviation russe  
qui coupent les bâtiments  
en deux, avec des gens à  
l'intérieur, comme à Tchernihiv  
ou Borodyanka. Nous parlons  
de colonnes d'évacuation  
avec des enfants bombardées  
par les soldats russes à Irpin.  
Nous parlons d'une maternité  
à Vilnyansk où un garçon  
âgé de deux jours a été tué  
par un missile russe.  
Nous parlons de la torture  
par électrocution à Berdyansk.

Nous parlons de plus de trois cents personnes enfermées pendant un mois dans le sous-sol d'une école à Yahidne. Nous parlons de dizaines de milliers de personnes qui sont devenues silencieuses à jamais.

L'art et la littérature en Ukraine aujourd'hui n'ont rien à voir avec l'esthétique. Il s'agit d'éthique. Ce n'est pas fait pour exprimer ou pour impressionner, c'est fait pour documenter et pour témoigner. Il ne s'agit pas d'être beau ou intéressant, il s'agit d'être vrai. La vérité est revenue comme catégorie d'art, oubliée par notre postmoderniste « post-vérité ». En effet, la vérité a été enterrée trop tôt. Elle n'est pas encore morte.

La frontière entre la vie et la mort est bien plus étroite qu'on ne le pense. La vie est extrêmement fragile. Blaise Pascal avait raison de qualifier l'homme de « roseau pensant ». L'homme peut refléter l'univers par sa pensée, effectivement. Et pourtant, il peut se briser comme un roseau. C'est notre fragile infinité. C'est notre immortelle mortalité.

Pendant la guerre, les mots sont souvent prononcés sur ce fil étroit entre la vie et la mort. Ils sont souvent prononcés juste avant que ce fil ne soit rompu. Ils sont prononcés avec la certitude que ces mots peuvent s'arrêter. Et les humains aussi peuvent cesser. Comme Maksym Kryvtsov, un poète. Comme Victoria Amelina, une écrivaine. Comme Volodymyr Vakulenko, un écrivain. Comme Denys Kryvyi, un photographe. Comme Vyacheslav Zaitsev, un historien. Comme Bizhan Sharopov, un scientifique. Comme Iryna Tsvila, une enseignante. Comme des dizaines de milliers d'autres, dont l'avenir a été amputé.

Nous devons regarder et ne pas nous détourner.  
Nous devons parler et ne pas nous taire.  
Nous devons entendre et ne pas être sourds.  
Nous devons agir et ne pas être passifs.  
Nous devons être vivants et non pas morts.

Nous devons gagner et ne pas capituler.

Volodymyr Anatolijovyč Jermolenko  
Président de PEN Ukraine



J'imagine comment les oiseaux la voient :  
Le bras noir de la rivière,  
Les toits en hiver,  
Les passants perdus sur le trottoir.

J'imagine comment les oiseaux ont  
peur de la survoler.

Ils continuent à observer la ville d'en haut.  
Le dépôt derrière la gare,  
Les cours intérieures,  
La bibliothèque de l'autre côté de la rivière,  
Les pages écrites des rues.

Ils répètent ce poème de février,  
Le connaissant de la grille jusqu'aux greniers,  
Certains de savoir où il s'arrêtera,  
Sachant aussi comment il le fera.

La terre apparaîtra,  
Comme apparaissent les traits du visage,  
Dans le lit de la Donets les poissons  
se figeront,  
Un trait noir passera à l'horizon,  
Il y aura du bonheur,  
Il y aura des roseaux.

L'essentiel est de se réchauffer  
contre les autres,  
Aimer ce travail artisanal de l'hiver,  
Cette respiration imperceptible de la terre,  
Son empreinte.

Il faut le crier.  
Alors, ils crient.

Serhiy Jadan

## LA VILLE VERTE

Jour 39. Le monde a découvert le massacre et les fosses communes de Boutcha.

À l'heure où j'écris ces lignes, 340 corps de civils ont été retrouvés. Souvent, ils ont les mains nouées dans le dos. On leur a tiré dans les genoux. On les a tués d'une balle dans la nuque.

On les a tués parce qu'ils sont ukrainiens.

\*

Cette guerre nous apprend qu'une souffrance plus grande nous attend toujours. Aujourd'hui, je voudrais que la guerre me prenne tout. Pour ne plus ressentir une douleur toujours croissante.

\*

Les corps nus de femmes que les russes ont essayé de brûler.

Le corps d'un vieil homme qui circulait en vélo, ses restes étalés par terre, figés tel un gros moustique écrasé, silhouette absurde et cassée.

Des enfants violés. Des adolescentes violées.

Tout est miné.

Un camp de concentration dans un camp de vacances pour enfants.

Des chambres de torture dans les pièces à vivre des habitations.

Une fosse commune remplie de corps à peine recouverts de terre.

Des tombes dans les cours des immeubles. Des croix de bois rudimentaires. Sur beaucoup d'entre elles, on lit simplement « Inconnu ».

\*

Douze heures que je lis les nouvelles, que je fais défiler les photographies, les unes après les autres. Je vois comme mes amis ont mal. Et, encore une fois depuis le début de la guerre, je sens que nous sommes tous en train de changer. Nous sommes comme une fusée en plein vol qui largue ses étages de conscience et de transformations intérieures.

Un de mes amis proches, écrivain, libère les villages voisins avec la Défense territoriale. Depuis le premier instant, il ne peut retenir ses larmes. Les russes tuent tout ce qui est vivant.

Les journalistes et photographes que je connais racontent que la réalité est plus effroyable encore que ne le montrent les photos. Ils n'ont pas immortalisé le pire. Par respect pour les morts.

Les réseaux sociaux bloquent le flux de photographies du « massacre de Boutcha » - c'est le nom qu'on lui a immédiatement donné. La sensibilité des utilisateurs pourrait être heurtée par l'horreur de ces images. Tout de suite, quelqu'un répond : ce qui peut heurter la sensibilité de certains, c'est notre vie aujourd'hui.

\*

Une de mes connaissances, spécialiste de l'histoire de l'art qui vit à Tcherkassy, écrit: « Si ces salauds ne sont pas punis pour toutes leurs atrocités, pour tous leurs crimes, alors vivre dans ce monde n'a plus de sens pour moi. »

Le jour d'après, une autre connaissance, organisatrice de projets culturels, auteure de collages magnifiques, écrit qu'avant de s'endormir, elle imagine ce qu'elle serait capable de faire aux occupants pour protéger ses proches. Leur briser le crâne, les poignarder, les déchirer à coups de couteau. Elle se fait peur à elle-même. À quoi bon ce monde, si c'est ça la vie? S'il n'y a pas de justice ici. S'il n'y a même pas de place pour la vengeance.

\*

Alerte aérienne du soir. Je me trouve à côté d'un site stratégique. Des sites comme ça, les russes en bombardent dans tout le pays. Mais aujourd'hui, ça m'est égal.

Je veux ressentir une douleur encore plus grande.

Je traîne des semelles jusqu'à l'abri. Sans me dépêcher.

Je n'avais jamais pensé à me faire du mal. Avant aujourd'hui.

\*

Combien de souffrances le cœur humain sera-t-il capable de contenir?

La douleur de Boutcha est si différente. C'est un morceau de chair arraché. En plein cœur.

Le jour d'après, je comprendrai ce que ça fait de ressentir ça.

Je me souviendrai du Pôle emploi de Lyssytchansk, détruit par un missile. Je l'ai vu fin 2016, lors de mes voyages dans l'est de l'Ukraine. Un morceau énorme, arraché, en plein milieu du bâtiment, et sur les murs, l'inscription, en rouge, « DANGER DE MORT ».

Je pense à la souffrance de Boutcha. Elle est véritablement dangereuse pour les vivants. Il est impossible de la comprendre, de l'éteindre.

Mais ce sentiment est aussi une menace pour ceux qui méritent la vengeance.

C'est-à-dire tous les russes qui y ont pris part.

\*

Une mère essayait d'enterrer sa fille, adulte, dans leur jardin. La femme n'a eu la force de recouvrir de terre que la moitié du corps. La couverture posée par-dessus, pour tenter de le cacher, laisse entrevoir ses jambes.

Des psychologues de Tchernivtsi reçoivent une demande d'aide pour des filles de 14 ans, enceintes de leurs violeurs. On apprend que les adolescentes évacuées vers la Pologne ne pourront pas avorter de la semence pourrie de l'occupant. Ce sont les lois de là-bas qui l'interdisent.

\*

La leçon que nous enseigne cette guerre est la suivante: prépare-toi toujours au pire, et les russes iront encore plus loin.

\*

Les intellectuels et écrivains russes essayent encore de convaincre le monde, et avant tout de se convaincre eux-mêmes, que c'est la guerre de poutine, pas la leur.

Mais ce n'est pas poutine qui nous a fait ça. Ce n'est pas lui qui viole, tue et détruit.

Mes amis écrivent qu'ils ont honte d'avoir espéré, pendant les premiers jours de la guerre, que les russes descendent dans la rue pour protester.

Des dizaines de millions de criminels, amputés de leur empathie, les yeux injectés d'idéologie, le front entaillé du signe Z, qui soutiennent de tout cœur leur régime dictatorial.

\*

Le jour d'après, nous découvrons les noms, adresses et numéros de téléphone des 120 000 occupants qui prennent part à l'opération spéciale. Notamment ceux des bourreaux de Boutcha. Béni soit le big data.

Quand on marque les lieux dont ils sont originaires sur Google Maps, une myriade de petits points tapisse la carte de la Russie tout entière. Ils sont innombrables.

Ces Russes ont des noms, mais mon esprit n'arrive toujours pas à comprendre : qui sont-ils ?

Dans ce combat, ils ne sont pas des Orques.

Ils ne sont pas des pillards ridicules et médiocres, voleurs de baskets New Balance, de vitamines, de bigoudis roses, de jouets pour enfants, de télévisions écran plat, de quads en pièces détachées, de machines à laver et de coupons ukrainiens, ces petits bouts de papier coloré qui nous servaient de monnaie nationale dans les années 1990.

Ils ne sont pas des bêtes. Car, justement, les bêtes, ils les tuent systématiquement, pour le plaisir.

Ils ne sont ni une minorité silencieuse, ni une majorité devenue bestiale à cause de la guerre.

Ils ne sont ni des « rachistes » [contraction de « russe » et de « fasciste », surnom donné aux Russes par les Ukrainiens], ni des nazis, ni des fascistes.

Ils ne sont même pas des criminels de guerre coupables de crimes contre l'humanité.

Ni des terroristes, ni des tueurs d'enfants, ni des violeurs.

Ni des agents de l'étranger, ni des unités de reconnaissance du monde russe. Même pas des curés du patriarcat-KGB de Moscou. Parce qu'ils ne sont pas tout à fait orthodoxes.

Ni des autorités intellectuelles, ni des héritiers de la culture de Pouchkine, de Dostoïevski et de Tchaïkovski.

Ils ne sont pas la troisième Rome et n'ont pas leur propre voie, laquelle, soi-disant, ne peut être comprise par la raison. Ils ne sont ni une horde, ni le chaos, ni le vide.

Qui sont les mères de ces avortons ?

Qui sont les pères de ces crevures ?

Qui sont ces espèces de rampants ? S'ils sont simplement des Russes, alors que sont-ils, putain ?

\*

Une de mes amies, après avoir vécu longtemps à Kyiv, est rentrée dans sa ville natale de Lviv. Elle raconte que le traumatisme psychologique est visible, comme une plaie aux bords irréguliers.

Avant la guerre, je parlais peu de moi et de mes sentiments. Cela me paraissait toujours superflu. Dans ma vie d'avant, on m'avait diagnostiqué un « syndrome de l'œil sec », c'est-à-dire que mes yeux ne sont pas suffisamment humidifiés. J'ai du mal à pleurer, physiquement. Avec ma femme, à l'époque, on en riait : j'exprimais si peu mes émotions que même mes yeux ont dû s'inventer un syndrome.

Mais la guerre change tout. Et, bien que je n'aie pas réussi à pleurer (au deuxième jour de la guerre, avoir le visage ravagé par un torrent de larmes chaudes était presque une formalité indispensable – peut-être est-il normal d'être en proie à ce genre d'hystérie dans des circonstances pareilles), j'ai commencé à parler. Peut-être même trop. Peut-être pas aux bonnes personnes. Mais la guerre réduit les distances et permet de s'adresser à ceux auxquels on n'aurait jamais parlé.



Encore et encore, je me mets à parler de Boutcha aux gens à côté de moi, je leur dis que c'est un endroit magnifique. Je leur parle de mes quatre années heureuses à Hostomel et de mes promenades quasi quotidiennes jusqu'à Boutcha. De la ville qu'on appelait «La Ville verte», tout entière plantée d'espaces verts. Du parc de 52 hectares où ma femme et moi aimions tant nous promener et faire du vélo. Du petit restaurant géorgien Tinatine, où nous commandions des khatchapouri incroyables. Du studio de yoga. Du bureau de la Nouvelle poste. Du marché. Du magasin où nous avons acheté de nouveaux téléphones portables à nos parents. De notre médecin de famille. Et de mon endroit préféré, La Pharmacie du vin, qui nous vendait le meilleur remède rouge sec, guérisseur de tous les maux. L'année dernière, un McDonald's a ouvert à Boutcha, il fallait voir la queue pour y manger! Et c'est à Boutcha que se trouvent les maisons de nos parents, où il y a tant d'amour. Tu es en train de raconter tout ça et, soudain, les mots t'échappent: ils ont tué les chiens. L'inconscient se fraye un chemin à travers l'étoffe des mots et tu dis: les russes tuaient des Ukrainiens dans les rues qui, jusqu'aujourd'hui, portaient encore les noms des poètes russes classiques, lermontov et pouckine. Tu dis ça et tu comprends que ton traumatisme, ta plaie, saigne encore trop. Elle est trop exposée. Ses bords sont irréguliers, mal cousus. Et ce n'est pas agréable à regarder pour les autres. En société, il est coutume de masquer ses plaies. Ici, on a vécu. Ici, on a aimé. Ici, on nous a enterrés.

\*

Cher Adorno, nous avons trouvé la réponse à ta question: «L'art est-il possible après Auschwitz?».

Mais aurais-tu trouvé la réponse à celle-ci: «Les mots sont-ils possibles après Boutcha?»

\*

La Russie a décriminalisé le pillage sur le champ de bataille, le vol des affaires des tués et des blessés. Auparavant, selon l'article 266, on pouvait écopier de trois à dix ans de prison pour pillage. Et même de la peine de mort.

C'est une promesse faite, soldat russe, il ne se passera rien après tout ça. Alors vas-y, pars faire un safari. Pars faire la chasse aux civils sans défense.

\*

J'ai peur d'ouvrir le dossier de photos sur mon téléphone. Je ne peux pas regarder à nouveau les images du passé. Ils l'ont volé. Chaque souvenir heureux que j'avais de Boutcha et Hostomel est désormais souillé, piétiné par leurs rangers sales. Mais que sont des souvenirs à côté des destins brisés et des vies volées?

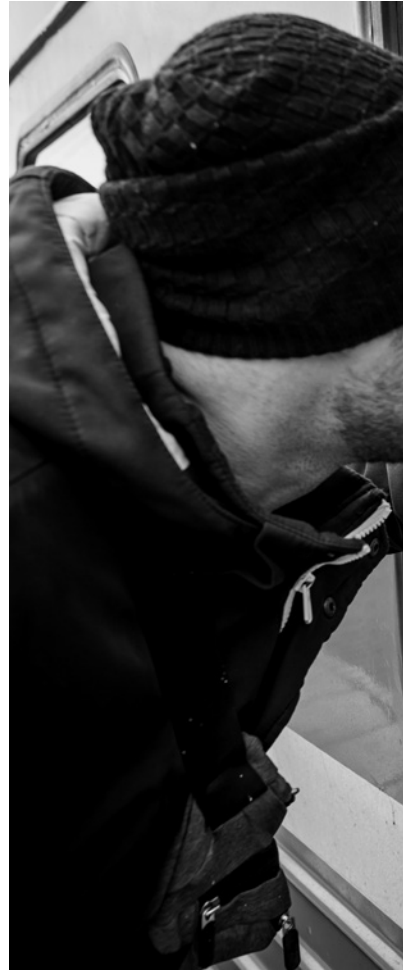
Combien encore de disparus va-t-on retrouver?

Ils ont pris notre passé. Nos vies. Ils ont détruit leur avenir.

\*

Nous sommes tous restés sous les décombres du théâtre de Marioupol. On nous a enterrés à Boutcha. Les morts ne souffrent plus. Les vivants ne ressentent plus.

Oleksandr Mykhed



Ma fille a 10 mois. Elle a été conçue pendant la guerre à grande échelle.

Le soir, quand papa rentre du travail, elle est heureuse de le voir et s'amuse avec lui. La relation qu'ils ont est particulière, très différente de celle qu'elle a avec moi, et je ne m'y immisce pas. Ma fille aime tirer les cheveux courts de son papa presque chauve, appuyer sur le clavier quand il joue de l'accordéon, danser avec lui, dans ses bras, au son de ses vieux vinyles :

le Trio Marenych ukrainien, Édith Piaf, Amanda Lear, Abba, Adriano Celentano. Quand papa n'est pas en déplacement, il donne le bain à sa fille avant de la coucher. Elle l'éclabousse et rit.

J'ai peur de penser à comment ce serait si elle ne vivait pas ces moments. Si elle ne communiquait pas avec son père, s'il n'y avait pas son crâne chauve, son accordéon, les vieux vinyles de son enfance et de sa jeunesse, sa voix et ses mains.



Aujourd'hui, la personnalité de ma fille se construit grâce aux relations qu'elle entretient avec moi, avec son papa et sa nounou.

Des milliers d'enfants ukrainiens n'ont pas cette possibilité – celle de parler avec leur papa, de sentir ses mains, la chaleur de son corps. Le bonheur de pouvoir encore entendre sa voix. Nombreux sont ceux qui n'ont même pas cette chance, si papa est prisonnier des Russes ou s'il est mort.

Oui, dans la construction de sa personnalité, la relation avec papa est telle une brique: si on la retire, il reste un trou béant.

Et, si papa est à la guerre, la brique est à sa place, mais elle est toujours sous la menace de l'alerte aérienne.

Anastasia Levkova

En Ukraine, lors de la « Révolution de la dignité », entre le 22 janvier et le 21 février 2014 (et surtout entre le 18 et le 21 février), plus de 100 civils ont été fusillés sur la place Maïdan. Après, pendant plusieurs mois, quand je me couchais, je sentais la présence de cette centaine de personnes, telles des sentinelles à côté de mon lit. Je n'avais pas peur, car bien que nous nous trouvions de part et d'autre de l'existence, nous étions du même côté des barricades.

Pendant ces mois-là, tous les jours, je lisais à leur sujet ; j'apprenais leurs noms et prénoms, d'où ils venaient, qui avait des enfants, quel âge ils avaient.

Quand la guerre a commencé dans l'est de l'Ukraine, il est devenu impossible de se souvenir de tous les morts, car leur nombre se multipliait de manière exponentielle.

Tous les matins, lorsque je petit-déjeune avec ma fille (mon mari, lui, est déjà au travail), l'Ukraine observe une minute de silence en mémoire des morts de la guerre russe. À la radio, sur toutes les stations, les secondes sont décomptées une à une. Pendant cette minute, je suis en silence. Ma fille, bien qu'elle ne comprenne encore rien, est en silence avec moi. Je pense aux morts de cette guerre. Au voisin de mes parents, Maxyme Roussinov ; à l'écrivaine Victoria Amelina, que je connaissais bien ; à l'écrivain Volodymyr Vakoulenko, avec qui j'avais discuté plusieurs fois ; au fils de mes amis, Artemii Dymyd ;

au jeune militant Roman Ratouchny, fils d'une écrivaine connue ; aux photographes Max Lévine et Denys Kryvy ; au gérant de deux chaînes de restaurants et auteur du livre « 69 épices pour le Cœur » Andrii Houdym ; au culturologue Yevhen Houlevytsch ; à l'historien et archéologue Viatcheslav Zaïtsev ; au chanteur d'opéra Vassyl Slipak ; au chef d'orchestre et bassoniste Kostiantyn Starovytsky ; au chef d'orchestre Yourii Kerpatenko, qui a refusé de collaborer avec les occupants ; aux habitants de Boutcha, Dnipro, Kremenchouk, Vinnytsia, des régions de Kherson, Zaporijjia, Donetsk, Kharkiv, Louhansk, Soumy, Tchernihiv. À l'homme qui a connu l'enfer au front avant de rentrer dans la ville de Lviv, loin des combats (dans l'ouest du pays, à 70 km de la frontière avec la Pologne), et d'y mourir d'une frappe de drone ; et à cette employée de la poste qui est morte dans cette même ville de Lviv d'une frappe de missile, chez elle.

Il est impossible de les compter tous, de se souvenir de tous. Et leur nombre, leurs visages ne rentrent pas dans un décompte de 60 secondes.

Anastasia Levkova

Prends-moi, prends, oiseau, et emporte-moi  
Là où nos regards sont clairs et nos voix  
Ne sont pas encore brûlées au feu  
de nos pertes infinies.  
Prends-moi et emporte-moi, oiseau,  
là-bas, loin d'ici,  
Là où dans l'herbe le papillon aux ailes fines fuit  
Où tous ceux que nous aimons sont  
encore en vie.  
Et toi, loup gris, conduis-moi  
Là où les nuits ne sont pas encore tissées  
des nœuds noirs,  
Où la forêt n'a pas poussé sur des tombes  
fraîches et profondes au printemps  
Où les cendres ne tournoient pas au-dessus  
des villes en poussière d'argent.  
Prends-moi et emporte moi, cher loup,  
quelque part là-bas  
Où n'ont pas encore commencé toutes  
ces choses que je ne veux pas.  
Prends-moi, la rivière, l'eau, emporte-moi,  
le courant pressé,  
Sauve-moi du temps auquel personne  
n'a encore échappé.  
Prends-moi, bon vent, puissant frère,  
Emporte-moi, vent, en arrière, arrière.  
Mais la trace du loup s'est perdue  
dans l'herbe fanée,  
Et le vent s'est calmé au-dessus  
des tombes, les ailes pliées,  
Et les ombres des oiseaux ne volent pas  
au-dessus des croix,  
Et les rivières sombres ne couleront  
jamais à contre-courant.  
Et toi, Dieu juste et tout puissant,  
fais revenir en arrière  
Le monde avant la guerre, pour moi  
et pour tous, avant la guerre.

Kateryna Babkina



Parfois les mots manquent pour expliquer,  
même si tout est clair sans parler :  
Simplement, un jour, la mort a déployé  
ses ailes au-dessus de lui,  
Lui, le timonier du feu qui veille  
sur la quiétude de tes nuits,  
Conduit cette mort entre les murs  
et essaye de l'éviter pour lui.  
Et c'est ainsi que le fil de la vie se tisse  
et les heures d'attente s'entremêlent en jours.  
Après l'hiver, tu auras de nouveaux  
des taches de rousseur sur le corps,  
Et la nuit tu suffoqueras d'air comme  
de fleurs blanches suffoquent les cités,  
Et chaque fois avant de le rencontrer,  
tu auras l'impression de réapprendre  
à marcher et à parler,  
Même si les nuits les plus sombres,  
la miséricorde divine pare-feu luit  
au-dessus de lui,  
Même si les anges relèvent la garde, devenant  
protecteurs de son repos éphémère -  
Personne ne peut rien promettre à personne  
sur cette terre.

Mais l'amour ne demande pas l'aumône  
et ne repose pas sur le hasard.  
Sur la neige, les baies rouges de houx,  
les vois-tu, on dirait des gouttes de sang.

Kateryna Babkina

## QUELQUE PART DU CÔTÉ DE DONETSK

Je sais comment hurlent les routes  
dans la zone rouge :  
Estropiées, balafrées par  
les véhicules militaires,  
Elles ploient sous la force brute  
des roues étrangères,  
Mais ne peuvent pas ne pas siffler  
entre les dents  
Leur haine.  
Je connais l'attraction des terrils,  
Ces seins triangulaires qui pointent au loin  
Dont les nuages boivent le lait empoisonné.  
Je sais comment au printemps tous  
les interstices se couvrent  
De duvet vert,  
Tous ces trous déchirés sans ménagement,  
Laisés par les combattants sur  
les restes des anciennes positions.  
Je sais comment se lève le soleil derrière  
les croix calcinées  
Et se couche derrière les cerisiers  
abondamment tachés.  
Je m'arrête, je mange une cerise,  
je crache le noyau.  
Un jour, il germera.

Iryna Tsilyk





Mon refuge, une maison de feuilles et de pétales,  
De roses sauvages, des pousses pâles,  
De tendres iris, des lilas et des lupins légers,  
De frêles muguet, des églantiers fluets,  
Ma forteresse de branches et de souches,  
De sombres broussailles, des brasiers de bûches,  
De brouillard matinal au-dessus des rivières et des mares.  
Là-bas, la tour et la garde, les douves et les remparts ;  
Il y a le jour et le couvert ; là-bas, ici et toujours ;  
Tout le monde est sauvé, personne n'est mort  
Là-bas, les maisons et les villes, tant qu'on peut en voir,  
Les steppes et les chemins, les fumées le soir,  
Les vertes prairies, la stipa et l'absinthe fières,  
Maman et ma sœur ; il n'y a pas de guerre.

Ma meilleure des maisons, elle était et n'est plus.  
J'aimerais pouvoir y revenir un jour.

Kateryna Babkina





## LA MORT DE VÉBUS

Selon les lois non écrites de la vie,  
Il a planté un arbre, construit  
une maison.  
Il a fait tout comme il faut.  
Il a pris la plus gentille des femmes  
pour épouse.  
Ils ont peint les murs, acheté les voilages,  
Déliçats et blancs, comme les premières  
gelées de novembre.  
Ils ont acheté un nouveau  
réfrigérateur à crédit.  
Ils ont jeté la porcelaine soviétique,  
Accroché aux murs les portraits  
noir et blanc des ancêtres à côté  
d'un tableau classique,  
Un seul,  
Celui qu'ils ont aimé tous deux :  
Une femme aux cheveux d'or, rêveuse,  
s'élève d'un coquillage sur fond de mer,  
Entourée de spectateurs.  
Et la chambre d'enfant!

Il y aura ici une chambre d'enfant.  
Le lit qu'ils ont fabriqué  
Est un peu bancal, mais très touchant.  
Quelle joie de passer ses doigts  
sur la rampe en bois,  
Chaude au contact du soleil jaune  
et endormi  
Qui vient ici dans l'après-midi.

Le missile est tombé à trois heures  
du matin.  
Des calibres russes,  
selon le centre de presse.  
Des morts, des blessés.  
Après une frappe  
Pas grand-chose n'est resté :  
Des morceaux de meubles,  
des fragments de vêtements,  
Des embrasures de portes,  
des trous de fenêtres,  
Un micro-onde calciné.  
Un album en plastique avec  
une photo 10×15,  
Un vase miraculeusement intact,  
Un bout de tableau représentant  
la déesse du printemps  
Qui attend, les habits dans les mains,  
en bord de mer,  
La naissance de celle  
Qui n'est plus.

Iryna Tsilyk

## LES VASES COMMUNICANTS

Nous sommes des vases communicants.  
Il y a autant d'amour en moi, qu'en toi.  
Il y a autant de quiétude en toi, qu'en moi.

Seulement,  
Tu es à l'armée, je suis à Kyïv,  
En temps de guerre, les lois de la physique  
ne fonctionnent pas.

Maintenant,  
Je suis une barque trouée, non goudronnée  
Un vase vide fêlé  
La coupe du Graal fatiguée à laquelle  
personne ne boit.

J'ai peur de te noyer dans mes larmes  
C'est pourquoi tout craque et tombe en miettes  
Doucelement,  
Imperceptiblement pour les autres  
Les jours s'en vont.

Mais chaque nuit l'eau monte à la gorge  
Et je me dresse,  
Je deviens un barrage  
Retenant de ma frêle poitrine  
L'inondation puissante de peur insidieuse,  
Pour ne pas la déverser  
Pour ne pas la partager.

Le matin, après la tempête  
Il reste dans mon lit  
Un poisson crevé,  
Du sable gris  
Des débris de projets à venir.

Puis tu écris :  
« Salut! Je bois déjà mon café. Et toi? »  
Et j'installe le djezve de mes mains tremblantes  
En nivelant les réalités.

Iryna Tsilyk



## NOUVEAUX PARFUMS

Notes de tête: genévrier, citron,  
bergamote, poivre.

Notes de cœur: aiguilles de pin, encens,  
racine d'iris.

Notes de fond: vanille, santal, ambre.

C'est mon odeur aujourd'hui.

Ce nouveau parfum interroge:

Tu ne me connais pas ainsi.

Notes de tête: biscuit à la vanille,  
cigarettes, graisse pour arme.

Note de cœur: aiguilles de pin, diesel, café.

Note de fond: feu de camp, vent de forêt,  
des étrangers autour.

Quelle est ton odeur ce jour?

Il y a d'autres questions brûlantes.

Où sommes-nous aujourd'hui

et pour quoi faire?

Qui es-tu?

Qui suis-je?

Comment te reconnaîtrai-je

Sur les croisements mouvants

des routes incertaines?

À tâtons, sans doute,

À l'aveugle, en touchant avec mon nez humide,

En étudiant avidement chaque centimètre

de ton corps,

Chaque odeur étrange,

Chaque trace de ton existence sans moi,

Chaque coïncidence dans les notes de cœur,

Chaque cicatrice fraîche et ancienne de la vie  
vécue au loin,

Où nous sommes ensemble séparément,

ensemble et séparément,

ensemble et séparément,

amen.

Iryna Tsilyk



## MA JOURNÉE

« How was your day?

How are you doing? » -

Tu demandes, je réfléchis...

À quatre heures du matin, j'ai été réveillée par une sirène.

Je me suis allongée dans le couloir aux côtés de mon fils,

J'écoutais comment les missiles volent au-dessus de nous :

Ce bruissement est inimitable.

Mais la roulette russe est passée à côté.

J'ai dormi encore une heure.

J'ai lu les infos sur le nombre de tués.

J'ai préparé des beignets au fromage blanc pour mon fils.

Je suis allée à l'enterrement d'un héros.

J'ai vu une femme qui nourrissait les oiseaux à la main.

J'ai pleuré dans un parc.

J'ai reçu un « + » de mon mari.

J'ai hésité au supermarché : pinot noir ou zinfandel ?

J'ai préparé un dîner.

J'ai écrit à une amie en convalescence après une blessure.

J'ai regardé une série.

J'ai pleuré sous la douche.

Un jour comme un autre.

« l'm fine.

l'm fine.

l'm fucking fine, thank you. »

Iryna Tsilyk







Maman, tu as entendu ? Qu'est-ce que c'est ?

Dors, tu as rêvé.

Le ciel au-dessus de nous ne trahira pas,  
solide comme le fond de l'océan.

Et qu'est-ce qui vient de passer ?

Probablement une bonne fée,

Aux cheveux de feu, comme la respiration  
d'un volcan qui s'est enflammé.

Dans les forêts noires, les lièvres, les perdrix,  
les renards se sont endormis,

Au bord des chemins les premiers cerisiers ont fleuri

Une nuit pareille le miroir de la Lune luit

Mais aujourd'hui il y a les nuages, le vent s'est assoupi,  
Dors, je t'en prie.

Tu me diras quand ça va recommencer ?

Parce que l'année dernière, tu m'as tout caché,

Nous n'avons pas réuni nos affaires,

nous ne sommes pas prêtes

Maman, on ne devrait pas dormir, peut-être ?

Dors, je te dirai tout, n'aie crainte,

Tu n'es plus une enfant. Après l'année

que nous avons vécue,

N'importe qui deviendrait vieux, de cœur sinon de vue.

On ira à la rivière le matin d'un pas mesuré,

On s'assoira dans l'herbe, on regardera l'eau

jusqu'au milieu de la journée

Et que nos souvenirs s'écoulent au fil

du courant sans s'arrêter.

Maman, je crois que cette mémoire

ne nous quittera jamais

Elle fait maintenant partie de nous, grave et figée.

Alors, on ne fera que marcher sur les plus petits sentiers,

On achètera à boire et à manger, on mettra une nappe dans le pré

Et on traînera en lisant nos livres jusqu'au milieu de la journée.

La peur empoisonne le sang, elle ne nous aidera pas.

Dors, fais confiance à l'univers. Du reste, après cela,

Après tout ce que nous avons vu, appris et vécu

Pense seulement à la chance que nous avons eue.

Nous avons eu de la chance, vraiment, tu le penses ?

Je pense que personne n'a eu de chance.

Personne n'a été épargné, personne n'y a échappé.

Kateryna Babkina

Quoi qu'il en soit,  
Chaque année commence et se termine  
Par Noël.  
Tu te tiendras quelque part sur le perron  
De ton pays aux multiples appartements  
Tu guetteras la première étoile  
Au-dessus des yeux sombres  
des voitures nerveuses  
Et les rois mages apporteront leurs offrandes :  
Cigarettes,  
Americano en gobelets plastiques,  
Trente litres d'essence : ça suffira pour l'instant.

Une longue route devant.  
L'Est et l'Ouest, sans parler du Sud et du Nord.  
Les labyrinthes des chaussées gelées,  
Abîmées par les véhicules militaires.  
Les thromboses des check-points.  
La nourriture maison dans les cafés d'autoroute.  
Les camions renversés, comme les insectes,  
ventre à l'air.

À droite, à gauche ou tout droit -  
Quelle que soit la route qui s'offre,  
Tu mourras et tu naîtras  
Dans ce pays.  
Tu ne profiteras jamais  
D'autres panneaux routiers.  
Mais à chaque fois en cherchant  
l'étoile sans GPS,  
Sache,  
Que quelque part de l'autre côté,  
Je la cherche aussi.

Iryna Tsilyk

# RHINOCÉROS

Pendant six mois, elle tient bon.  
Pendant six mois, elle observe la mort  
comme on observe un rhinocéros au zoo -  
plis sombres,  
respiration lourde.  
Elle a peur, mais ne détourne pas le regard,  
ne ferme pas les yeux.

C'est terrifiant, vraiment terrifiant.  
Et ça doit l'être.  
La mort est terrifiante, elle fait peur.  
C'est terrifiant de sentir la puanteur  
d'une lune de sang.  
C'est terrifiant de voir comment  
l'histoire se fait.

Il y a six mois, tout était  
complètement différent.  
Il y a six mois, tout le monde  
était différent.  
Personne n'avait peur quand les étoiles  
tombaient dans les lacs.  
Personne ne s'alarmait lorsque  
de la fumée  
s'élevait des fissures de la terre noire.

Au milieu de la rue nocturne,  
au milieu de la clameur et des phares,  
au milieu de la mort et de l'amour  
elle enfouit son visage dans son épaule,  
le frappe désespérément de ses poings,  
pleure, hurle dans le noir.  
« Je ne veux pas, dit-elle, voir tout cela.  
Je ne peux pas porter tout ça en moi.  
Pourquoi tant de mort ?  
Qu'est-ce que je suis censée en faire ? »

Que faire avec la mort ?

La porter sur son dos,  
comme un enfant gitan -  
personne ne l'aime,  
et il n'aime personne.

Il y a si peu d'amour,  
l'amour est sans défense.

Pleure et brise l'obscurité avec  
tes mains chaudes.

Pleure et ne t'éloigne pas de lui.

Le monde ne sera plus jamais  
comme avant.

Nous ne le laisserons jamais  
être le même.

Toujours moins de fenêtres éclairées  
sur la rue froide.

Toujours moins de passants insouciant  
devant les vitrines des magasins.

Dans l'obscurité infernale de l'automne,  
les champs et les rivières  
se refroidissent.

Les feux de joie s'éteignent sous la pluie.  
Les villes s'engourdissent dans la nuit.

Serhiy Jadan

Les mots de la guerre: camps de filtration, bombardements, alertes, caméras thermiques, plaques pare-balles. Les mots de la guerre: résister, repousser, libérer, reprendre les territoires occupés. Des mots qu'on avait à moitié oubliés et dont on a soudain besoin: comme un stock d'allumettes aux étiquettes défraîchies ou un vieux sac de couchage qui rappelle le souvenir d'un ancien amour, et dont on dirait qu'il sent encore les gares des années 1990. Des mots qui affluent sans invitation. Les mots dans lesquels notre maison s'est désintégrée, brutalement réduite à son squelette, ancien lieu du confort intime transformé en abri pratique: murs porteurs, plafonds, ouvertures - portes et fenêtres. Les mots dans lesquels nos villes se sont désintégrées: postes de contrôle, abris anti-bombes, gares, hôpitaux, ponts. Nous observons la carte de notre langue comme celle des nuages, essayant de prévoir ce qui nous attend. La prédominance de certains mots annonce-t-elle le danger d'une défaite, de même qu'un infime reflux de l'eau sur le rivage peut annoncer l'approche d'un tsunami? Ou bien annonce-t-elle la victoire, comme les variations de température et d'humidité d'une grotte indiquent aux spéléologues que la sortie est proche?

Ces derniers temps, nous avons beaucoup parlé des mots. Il est facile d'en parler parce qu'ils s'offrent à nous, appellent d'autres mots et ont une matérialité tangible. Nous lisons l'avenir en eux: certains le font au petit bonheur, comme avec le marc de café, d'autres à l'aide d'instruments de mesure précis. Nous étudions les mots, les intonations. Les nôtres, ceux des autres.

Quand il y a des mots, c'est déjà bien. Même ces autres mots, les mots des autres, ceux avec lesquels ils essaient de nous détruire. Car, par les mots, ils se dévoilent et deviennent par là même vulnérables face à nous. Si tu veux tuer, même avec un mot, il faut te mettre à découvert comme un tireur qui sort de son embuscade, et pendant ce court instant, tu deviens une cible.

Le pire, c'est quand il n'y a plus de mots. Le silence au milieu de la guerre est aussi terrible que lorsque la lumière s'éteint à la dernière fenêtre.

« Dites quelque chose, dit une femme dans le refuge, c'est effrayant quand tout le monde se tait. » Quelqu'un se met à lire à haute voix les nouvelles des chaînes Telegram.

## LE SILENCE DE LA GUERRE

Elles ne sont pas réjouissantes, mais on se sent mieux malgré tout. Quelqu'un commence à évoquer de vieux ragots d'avant la guerre, et certains se mettent même à sourire. Nous construisons une fragile communauté de langage et, à ce moment-là, il nous semble qu'un jour nous sortirons d'ici tous ensemble, tous vivants jusqu'au dernier, et que nous continuerons à vivre comme si rien ne s'était passé. Nous y croyons tant que nous parlons et que nous plaisantons. Dès que nous cessons de parler, tout s'envole comme un rêve fugace.

Et pourtant, en parlant, il semble que nous prenons du recul par rapport à nous-mêmes, devenons des personnages de fiction de nos propres récits, que cette histoire que nous racontons sur nous-mêmes, quelqu'un l'écouterait des années plus tard, pendant une soirée tranquille. C'est comme un conte que nous récitons sur ces moments si difficiles à vivre, si difficiles qu'ils semblent appartenir à la fiction. Et nous nous calmons lentement. Mais à un certain moment, nous nous arrêtons de parler, nous revenons à l'implacable ici et maintenant, à notre propre corps qui pleure sur son sort.

Je regarde une photo de civils tués : un homme et plusieurs femmes nues. Ils ont été retrouvés au printemps, sur une route près de Kyiv. Les corps gisaient sur des pneus de voiture, les soldats russes avaient probablement eu l'intention de les brûler. Pas non plus de légende sous cette photo. Je me sens attiré par ce silence comme par

un trou noir. Je sens que, si l'on ne me commente rien, si l'on ne me raconte rien, je vais sombrer dans les ténèbres. « Qu'est-ce qui les a empêchés de terminer le travail ? me demandé-je. Les allumettes étaient peut-être humides, le briquet n'avait plus de gaz ? N'ont-ils pas eu le temps de vider l'essence du réservoir ? ». Je suis comme un psychotique à ressasser sans arrêt ces questions. Pour ne pas rester bloqué dans le silence, je me force à prononcer mentalement quelques mots. Je ne me laisserai pas enfermer dans le mutisme. Comme celui qui gèle s'interdit de sombrer dans le sommeil.

Pendant que nous peinons à trouver les mots, ils parlent, eux, ceux qui nous tuent. Ainsi que ceux qui compatissent avec nous mais n'oublient pas d'ajouter que « dans toute guerre, personne n'est tout noir ou tout blanc ». Sans oublier ceux qui pensent avoir des conseils à nous donner. D'une certaine manière, ils se ressemblent tous et, dans notre souterrain, nous percevons leurs paroles comme un bruit de fond, homogène et continu. Pardonnez-nous, c'est l'acoustique de notre cave qui veut cela.

Dans le refuge, en fin de compte, toutes les nouvelles ont été lues, tous les ragots discutés. Encore quelques dernières paroles épuisées, et le silence s'installe. Je sais que personne ne s'endormira maintenant.

Ostap Slyvynsky

Nous avons beau le vouloir, nous ne parvenons pas à retenir le langage, un langage qui s'effrite comme une barrière de Lego sous le coup d'un « demain » impénétrable, sur les ruines de notre « hier ». Et le silence s'installe. Nous avons peur de ce silence, comme les insomniaques craignent l'arrivée de la nuit. Jamais, nous semble-t-il, il n'y a eu autant de formes de silence qu'aujourd'hui, en ces jours de guerre.

Le silence des téléphones lorsqu'il n'y a pas de réseau. Le silence de nos messageries instantanées lorsque, pendant des jours, des heures, quelqu'un qui est au front ne répond pas.

Le silence d'une jeune fille que tu entendais papoter avec ses copines à la table voisine mais qui, à un moment donné, regarde l'écran de son téléphone et se tait. C'est comme si elle se détachait du continent de la conversation. Je ne sais pas ce qu'elle a vu. Je sais ce qu'elle a vu.

Le silence des territoires occupés : des terres entières de silence, des terres à qui on a « éteint » le langage, comme on a éteint la lumière au reste du pays. Nous ne les entendons pas jusqu'à ce que quelqu'un s'en échappe, faisant passer quelques paroles en contrebande.

Le silence de celui qui ne sait pas comment t'adresser la parole parce que tu viens d'une zone de guerre.

Le silence des enfants dans le refuge temporaire pour personnes déplacées. Ils restent assis pendant des heures et regardent fixement devant eux. Ce ne sont peut-être pas des enfants, car les enfants ne font pas cela.

Le silence devant les photos des personnes exécutées et enterrées à la hâte dans l'argile, de celles qu'on a privées de maisons, de celles qui se penchent sur les corps de leurs proches. Sous ces photos, pas de légende : il n'y a rien à écrire. Tout est visible, et ce qui ne l'est pas est indicible.





## UN FIL

L'abonné n'est pas joignable.  
Envoyé. Envoyé. Envoyé.  
Arrête-toi, Ariane.  
Ne mets pas ton âme en pièces.  
Et ne dérange pas ses compagnons.  
Ils sont là où la connexion est plus  
fine qu'un fil.  
Le lien entre la mort et la vie.  
Fumes-en une autre, Ariane.  
Pense au fil entre les mains de l'abonné.  
Il s'en sortira.  
Il sortira.

Tout le monde ne sortira pas  
de cette ville.  
La ville des brasiers et des sacrifices.  
La ville sans visage que tu as  
aimée autrefois.  
Des cavités oculaires refroidies  
des maisons détruites  
Glisse le serpent du néant.

Mais qu'est-ce que tu peux  
y faire Ariane ?  
Au moins faire semblant de vivre.  
Préparer la soupe.  
Te disputer sur Facebook.  
Et à la fin d'un autre jour sans réponse  
Ranger le linge lavé  
Et prier sur les caleçons  
et les chaussettes :  
« Que toutes tes affaires restent à toi.  
Aujourd'hui et pour les siècles  
des siècles. »

Cinq jours sans contact.

Cependant, il tient encore le fil.  
Tu y crois, tu crois.  
Et alors  
Que la foi se fissure,  
L'enfer soudain ouvre sa gueule  
pourrie et noire  
Et te rend ton homme.

Juste un peu cabossé et contusionné.  
Réjouis-toi, Ariane.

Voilà un petit cœur pour toi.  
Et un autre et un autre encore.  
Et celui-ci... de la femme  
Dont le mari n'est pas sorti du labyrinthe.

« Je t'embrasse »,  
Écrit la femme,  
Qui a habillé son bien-aimé  
Dans l'uniforme de défilé avant  
de l'enterrer.

« Que Dieu protège ton Thésée ! »  
T'écrit la troisième femme  
Dont le mari ne répond pas  
depuis 45 jours.

Qu'est-ce que tu peux...  
Tu ne peux rien, Ariane.

Ne lâche pas le fil.  
Tiens les autres.  
Nous nous en sortirons un jour,  
nous sortirons.  
Et le Minotaure va crever.

Iryna Tsilyk





Je vais en parler :  
Au sujet de l'œil vert du démon dans  
le ciel coloré.  
De l'œil qui observe de derrière  
Les rêves d'enfant.  
Au sujet de l'œil d'un curieux  
où la peur cède la place  
À l'admiration.

Tout a commencé avec la musique,  
Les cicatrices que laisse le chant,  
Entendu avec les copains  
Aux mariages d'automne.

Les adultes qui jouaient de la musique.  
C'est cela être adulte :  
Savoir jouer.  
Comme si une note supplémentaire  
apparaissait dans la voix,  
Celle qui répond de la joie,  
Comme si les hommes étaient doués  
de cet instinct :  
Être chasseurs et chanteurs.

La musique est le souffle caramel  
des femmes,  
Les cheveux tabac des hommes  
maussades  
Qui se préparent à se battre au  
couteau avec le démon,  
Venu au mariage sans invitation.

La musique derrière la clôture  
du cimetière.  
Les fleurs qui poussent des poches  
des femmes,  
Les écoliers qui regardent dans  
l'âtre de la mort.

Les sentiers les plus empruntés  
mènent vers le cimetière  
Et vers l'eau.  
On cache dans la terre le plus  
précieux -  
L'arme graissée qui mûrira de haine,  
Les cœurs porcelaine des parents  
qui répondront  
En chœur d'écoliers.

Je vais en parler -  
Des instruments à vent de l'angoisse,  
De la procession de mariage  
qui entre dans  
La mémoire,  
Comme à Jérusalem.

Placer sous le cœur  
Le rythme brisé du psaume de la pluie.  
Les hommes qui dansent comme  
s'ils éteignaient  
L'incendie de la steppe avec  
leurs souliers.  
Les femmes, accrochées dans  
la danse aux hommes  
Comme si elles les empêchaient  
d'aller à la guerre.

L'Ukraine orientale,  
fin du deuxième millénaire.  
Le monde déborde de musique  
et de feu.  
Dans l'obscurité se manifestent  
les poissons volants et  
Les animaux chantants.

Depuis, presque tous les mariés  
de l'époque  
Sont morts,  
La plupart des copains ont perdu  
Leurs parents.  
La plupart des héros sont morts.  
Le ciel se déploie, amer comme  
les nouvelles  
De Gogol.  
Se répand le chant de ceux  
qui moissonnent,  
Se répand le chant de ceux  
qui ramassent les pierres  
Dans les champs.  
Il retentit, sans s'arrêter.

Serhiy Jadan

## LES ÉCOUTEURS

Sacha, un alcoolique tranquille,  
ésotérique, poète,  
a passé tout l'été en ville.  
Surpris quand les bombardements ont  
commencé,  
il a allumé le journal télévisé, puis a arrêté  
de le regarder.  
Il erre dans la ville, sans jamais retirer  
ses écouteurs,  
écoutant des dinosaures,  
il tombe sur des voitures brûlées,  
et des corps déchiquetés.  
L'histoire, le monde  
dans lequel nous avons jadis vécu,  
nous ont laissé les mots et la musique  
de quelques génies  
qui ont essayé en vain de nous avertir,  
essayé d'expliquer telle ou telle chose,  
mais n'ont rien expliqué, n'ont sauvé personne.  
Dans les cimetières,  
de leurs cages thoraciques de génies  
poussent maintenant des fleurs et de l'herbe.  
Il ne restera rien d'autre -  
juste la musique, juste le chant, juste une voix  
qui nous force à aimer.  
On pourrait ne jamais éteindre cette musique.  
Écouter l'espace, les yeux bien fermés.  
Penser aux baleines dans l'océan nocturne.  
Ne plus rien entendre.  
Ne plus rien voir.  
Ne plus rien ressentir.  
Sauf l'odeur, bien sûr.  
Sauf l'odeur des cadavres.

Serhiy Jadan

Comme si cet hiver n'avait jamais eu lieu,  
comme si nous n'avions pas eu d'attentes  
ni de craintes,

n'avions pas écouté attentivement  
les haut-parleurs de décembre,  
ne nous étions pas arrêtés, immobiles,  
devant la vérité orchestrale des blizzards.  
Comme si ce n'était pas nous qui nous  
étions préparés  
à la dureté de la glace  
née du désamour.

Mais dès que l'esquisse humide du dégel  
apparaît dans l'air,  
le monde explose  
comme une foule à qui l'on montre  
la tête coupée d'un tyran.

Éternel sera le feu au-dessus des vallées.  
Éternel notre émerveillement devant  
le cœur ouvert de la rivière.

Et les premiers à se réveiller sont toujours  
les bouquinistes des marchés de rue,  
et ils étalent leurs trésors le long  
du pont de la ville.

Et les poètes regardent autour d'eux dans le vent,  
dans leurs vieilles anthologies mouillées,  
gonflées comme des oreillers,

rejetées des programmes scolaires,  
mais pas rejetées de la vie,  
ils répondent aux rires,  
au bruissement d'adieu  
de la neige sous les bottes,  
ils ajustent leurs cravates,  
se réchauffent sous les  
couvertures.

Des poètes auxquels personne ne fait confiance,  
poètes de l'histoire de la littérature.  
Trahis par leurs avocats,  
abandonnés par leurs épouses,  
noyés, pendus, suicidés:  
ils racontent leur biographie,  
cultivent en nous l'amour  
de la vie.

Serhiy Jadan





C'est maintenant que cette  
terra incognita  
Est sincère comme jamais en été:  
Les rivières étouffées,  
Les champs striés par les rayons  
pâles du soleil,  
Les bras fins des arbres dans  
les camisoles de force neigeuses  
N'aspirent qu'au calme.  
Le silence est tel  
Qu'on peut entendre  
Comment le sang se fige dans  
les veines de ta terre.  
Mais le printemps viendra  
Bleu azur  
Doux et piquant comme le gorgonzola.  
Les oiseaux reviendront  
Pour faire revivre les carcasses  
des nids refroidis.  
L'odeur de la terre grasse.  
La tendresse qui s'écoule de partout.  
Chaque graine cherchera une cache  
chaude et humide.

Tu marcheras longuement,  
Le vent lèchera avidement  
tes lèvres gercées,  
L'abîme du temps collera aux pieds  
Et tout sera  
Comme si tous les vagabonds  
de la terre avaient trouvé leur nom,  
Comme si tous les voyageurs  
avaient atteint leur maison,  
Comme si toutes les guerres  
étaient terminées,  
Toutes les pierres jetées avaient  
été ramassées,  
Et que marcher droit devant  
était suffisant,  
Sans même connaître le but.

Iryna Tsilyk



Crédits photographiques

p. 4 et 10 © Laurence Geai / MYOP;  
p. 14 et 17 © Chloé Sharrock / MYOP;  
p. 18-19 et 30-31 © Guillaume Binet / MYOP;  
p. 21 et 38 © Zen Lefort / MYOP;  
p. 23 et 24 © Adrienne Surprenant / MYOP;  
p. 33 et 36-37 © Michel Slomka / MYOP.

Photographies  
Guillaume Binet  
Laurence Geai  
Zen Lefort  
Chloé Sharrock  
Michel Slomka  
Adrienne Surprenant

Textes  
Kateryna Babkina  
Anastasia Levkova  
Oleksandr Mykhed  
Serhiy Jadan  
Ostap Slyvynsky  
Iryna Tsilyk

Traductions de l'ukrainien  
au français  
Kateryna Babkina, Iryna Tsilyk  
par Iryna Dmytrychyn,  
Ostap Slyvynsky  
par Clarisse Brossard,  
Oleksandr Mykhed,  
Anastasia Levkova par  
Louise Henry, traduction  
de l'anglais au français  
des textes de Serhiy Jadan  
par Michel Slomka  
(traduction originale  
de l'ukrainien à l'anglais par  
John Hennessy et Ostap Kin).

Relecture  
Ileana Epszajtjn

Traduction avec le soutien  
de l'Institut ukrainien  
en France

Direction éditoriale  
et artistique  
MYOP

Graphisme  
ABM Studio

Imprimé par **les imprimeries  
de la métropole de Rennes -  
Les Champs Libres**, dans  
le cadre de l'exposition  
*Ukraine, Vision(s)* aux  
Champs Libres du 15/10/2024  
au 09/03/2025 à Rennes.

Le livre *Ukraine, Fragments  
02-2022 / 02-2023*,  
publié par **Manuela Éditions  
et ABM Éditions**, est  
en vente à la boutique  
des Champs Libres.

**Le collectif MYOP**  
a été fondé en 2005 par  
des photographes souhaitant  
se réunir et écrire en commun  
une histoire sensible, vivante et  
subjective de notre temps.  
MYOP rassemble aujourd'hui  
vingt auteur-e-s documentaires  
qui échangent leurs points de  
vue et partagent leurs  
témoignages  
du monde contemporain.

Agence MYOP  
15, rue de l'Aqueduc  
75010, Paris  
bureau@myop.fr  
+33 1 42 33 82 35



